

8:07

de Boris de la Higuera

Elle trônait là, comme un disque d'ivoire au milieu d'une vallée de chairs. Le léger dépôt blanc qui encerclait la petite pastille blanche s'était répandu dans les crevasses de sa main, irriguant un paysage irréel.

Louise avala le cachet d'aspirine d'une traite, s'aidant d'un verre d'eau pour faire passer plus facilement le médicament.

Elle regarda sa montre Casio digitale et passa ses doigts sur ses tempes. 17h37. La journée avait été longue et la soirée qui s'annonçait lui donnait déjà la nausée.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, fixant le vide beige de son bureau en attendant que l'aspirine fasse effet.

Elle avait déjà éteint son ordinateur. De toute façon, elle avait terminé son travail depuis plus d'une heure mais était contractuellement obligée de rester dans les bureaux jusqu'à l'heure de sortie du travail : une règle que Louise détestait par dessus tout car son patron profitait régulièrement de la productivité de la jeune femme pour lui refiler des dossiers de dernière minute. Aujourd'hui, visiblement, c'était plus calme.

"Plus que 20 minutes" se dit Louise en frottant ses yeux fatigués.

La sonnerie de son téléphone filaire lui fit l'effet d'un choc électrique. Elle ne s'était toujours pas faite à ces bips stridents d'un autre temps : toutes ces innovations technologiques et l'humanité n'avait toujours pas eu l'idée de les remplacer par quelque chose de plus mélodieux ?

Louise décrocha le combiné. Son mal de tête avait repris de plus belle.

- Louise, se présenta simplement la jeune femme.

- Ouais, c'est Marc, j'ai un nouveau décès à recenser là. Y'a personne d'autre de dispo et c'est le bordel en bas. Je la fais monter, répondit simplement une voix masculine qui résonnait au milieu d'un brouhaha incessant.

- Putain Marc, il est 45 là. Un vendredi.

Louise jeta un œil sur l'écran de son Iphone afin de s'assurer qu'elle n'avait pas d'urgence. Elle avait mis un mois de salaire pour se l'offrir. Elle était restée fidèle à Apple, même après l'explosion des offres de téléphonie disponible.

Aucune notification.

Ce constat ne la rassurait pas du tout.

Marc continua son discours, en prenant soin de parler par-dessus la foule qui piaillait autour de lui.

- Ouais, je sais, dit-il. Pardon. Mais là, elle me fait trop de la peine. Elle est toute seule et je savais pas quoi faire. C'est une enfant... Au pire tu prends juste la déposition. Ça va te prendre 10 minutes.

- Putain, Marc. J'ai mal au crâne là, continua-t-elle en fouillant les notifications de son téléphone, et cette nuit c'est le...

Un bruit sourd l'interrompit, indiquant que son interlocuteur avait raccroché.

“Merde !”, râla Louise, avant qu'une mélodie s'enclenche : c'était le jingle de *Memoris*, l'entreprise pour laquelle elle travaillait. En moins de deux ans, la boîte créée par Alexandre Firmin avait explosé : financée à 80% par l'État et implantée dans 80 pays, *Memoris* était devenue l'une des premières entreprises de gestion Post-retour dans le monde. Alors que les trois-quarts de la planète s'étaient mis à réinventer la roue, Alexandre Firmin avait innové. Et *Memoris* s'était rapidement vu attribuer la première place du CAC 40.

Comme beaucoup, Louise s'était retrouvée du jour au lendemain sans rien, sans but, dans une vie qui n'était plus la sienne. L'embauche massive et rapide de *Memoris* avait été un nouveau départ.

- Madame Tellier ?

La voix fébrile d'une adolescente, accompagnée de quelques coups sur la porte vitrée du bureau, sortit Louise de sa torpeur.

- Oui. Entrez. Installez-vous.

Louise raccrocha le téléphone et la porte s'ouvrit. Elle fit signe à la jeune femme d'environ 18 ans de s'asseoir. Elle semblait complètement perdue, ses yeux ronds en partie masqués par une frange de cheveux noirs et raides. Elle portait un pull trop grand et un tote-bag en toile.

- Louise Tellier. Département du Recensement. Je vais prendre votre déposition.

La jeune fille mit quelques secondes à répondre, comme si elle cherchait à organiser les milliards de pensées qui défilaient dans sa tête.

Louise profita de cet instant de flottement pour rallumer son ordinateur. Elle maudit intérieurement le temps de chargement de son système d'exploitation : la course à la technologie des deux dernières années avait engendré une baisse de qualité considérable de tous les appareils informatiques. Il était devenu très compliqué de s'y retrouver parmi la flopée de marques d'ordinateurs - et c'était encore plus chaotique côté smartphones où plus de cent milles modèles différents étaient disponibles. Tout le monde voulait une part du gâteau qui se cuisinait à la Silicon Valley depuis le boom informatique. La remise à zéro des compteurs était l'occasion parfaite pour espérer devenir le nouveau Bill Gates (même si Bill Gates lui-même avait décidé de profiter de ce temps supplémentaire pour se dorer la pilule sur une île privée).

- D'accord, dit finalement la jeune femme.

Après ce qui lui avait semblé une éternité, l'écran d'accueil de l'ordinateur s'afficha enfin et Louise créa rapidement une nouvelle fiche de déclaration.

- Est-ce que vous pouvez me donner votre nom complet et votre date de naissance s'il vous plaît ?

- Euh oui. Nadia Gérard. Avec un D. Et euh, le 28 mars 1985.

- D'accord. Donc 37 ans. 17, Post-retour ?

- Oui.

“Pas de chance”, se dit Louise. Elle avait toujours trouvé ça aberrant de garder le concept de majorité dans les textes de lois. Plusieurs pays l'avaient supprimé, mais la France, dirigée par un Jacques Chirac qui n'avait pas vécu les effets du Retour, était très conservatrice des anciennes conditions de vie et complètement déconnectée de la réalité.

Mais Louise n'était pas là pour parler politique et continua son entretien

:

- D'accord. Et l'amnésique décédée..?

Nadia baissa les yeux. Louise perçut le nœud qui se forma dans la gorge de la jeune femme. Un nœud qui lui était bien trop familier.

- Ma mère..., dit-elle en regardant le sol.

- Je suis désolée, enchaîna Louise en essayant de garder ses distances. Quand est-ce qu'elle est décédée ? J'ai une date prévisionnelle au 5 septembre 2006 à 9h du matin.

- Oui. C'était il y a 3 jours. C'est bien ça.

- D'accord. Merci, répondit Louise en tapotant sur son clavier blanc.

- C'était attendu. Mais quand même..., dit Nadia, le souffle court. Le fait de revivre la même chose. On pourrait se dire que cette fois ça irait. Qu'on tiendrait le coup, mais...

- Je comprends, coupa Louise.

Elle détestait ces moments. Elle ne savait jamais vraiment comment réagir lorsque les gens se confiaient à elle. Avec le temps, Louise avait compris qu'il fallait éviter d'en faire trop. Le moindre geste d'empathie était rapidement interprété comme un message d'espoir.

Tout le monde voulait des réponses et ils étaient persuadés que c'était chez *Memoris* qu'ils en trouveraient.

Louise enchaîna en esquissant un léger sourire.

- Donc la date et l'heure concordent ?

Après un léger silence, elle lâcha un petit "oui" tremblotant.

- Et le motif du décès ? continua Louise.

- J'ai le compte rendu post-mortem ici, répondit Nadia en sortant une liasse de papiers agrafés de son tote-bag. Mais oui... Arrêt cardiaque.

Louise entra les données dans son programme informatique en essayant de faire abstraction des larmes de l'adolescente, qui creusaient des rivières de mascara bleu-nuit sur ses joues roses.

- Est-ce que vous savez si l'amnésique décédée a pris des substances psychotropes au cours des deux dernières années ? LSD, Ecstasy, Champignons, Twenisset...?

- Non, répondit nerveusement la jeune fille, essayant de cacher son regard avec ses cheveux noirs, jamais.

Louise regarda Nadia. Elle fuyait son regard mais disait la vérité. Louise se demanda où pouvait bien se cacher la femme de 37 ans sous cet amas de fébrilité.

- D'accord. À votre connaissance, est-ce qu'il y a des évènements qui ont changé par rapport à la première temporalité ?

- J'étais au courant. On a essayé de prendre des précautions. Je l'emmenais faire des bilans médicaux tous les mois. On a déménagé en banlieue. Pour la qualité de l'air. Je me suis dit que ça pouvait jouer. Et puis je vais pas au lycée. C'était pas la peine d'y retourner. Du coup je restais à la maison avec...

- Je veux dire sur le décès lui-même, réorienta Louise.

- Ah. Pardon. Euh non. C'était peut-être pas aussi soudain que la première fois. Mais c'était sans doute parce que je m'y attendais.

- Vous êtes toute seule ?

- Oui.

- Et votre père ?

- Il n'est plus là. Il est parti de la maison après le Retour.

Louise s'arrêta d'écrire. Une onde glacée vint soudain lui caresser le dos. Elle regarda la jeune femme.

- Je suis désolée, reprit Louise en se radoucissant, vous avez un endroit où aller ? De la famille ?

- Oui. Ne vous inquiétez pas.

Nadia attrapa délicatement une mèche de cheveux sombre qu'elle repositionna derrière son oreille, découvrant son regard. Elle était là. Derrière ces yeux tristes de 17 ans. Tout au fond de son regard se tenait les 20 ans qui la séparaient de la femme qu'elle avait été. On pouvait y voir aussi autre chose. De la résilience.

- Ça va aller, conclut-elle, en séchant ses larmes teintées de maquillage.

* * *

Louise quitta son bureau avec un retard de 35 minutes. Elle sortit du bâtiment en vitesse, son Iphone collé à son oreille.

Répondeur. Pour la 6ème fois.

Elle essaya de dissimuler son inquiétude en montant dans son Uber (24 autres compagnies de VTC avaient été créées depuis 2004, mais pour une raison inexpliquée, Uber avait réussi l'exploit de rester le leader mondial).

Elle réessaya une dernière fois le numéro. Personne. Elle s'efforça de dissiper les pensées sombres qui la submergeaient en regardant défiler le paysage parisien par la vitre.

Ses préoccupations défilaient au rythme des néons d'enseignes commerciales. Le niveau de vie s'était effondré depuis le Retour. Avec le pullulement des compagnies concurrentes, les prix avaient considérablement baissé, mais la qualité également. Tout était devenu mauvais et pas cher. L'obsolescence programmée avait explosé et les poubelles se retrouvaient rapidement pleines d'articles en tout genre : téléphones, ordinateurs, écrans, montres connectées, vêtements issus de la fast-fashion, emballages aux packaging criards... La surconsommation n'avait plus de limites et les rues étaient jonchées de magasins low-cost bariolés de enseignes et d'affiches promotionnelles survitaminées, prêchant les prix les moins chers du marché. Trouver de vrais produits de qualité était devenu une rareté et les marques originelles jouaient de leur expérience : si elles n'avaient pas sombré sous la concurrence, elles s'étaient généralement reconverties par la force des choses en produits de luxe - porter de la marque n'avait jamais autant été un symbole de richesse.

Louise se pinça les sinus. La déposition de la jeune Nadia lui était restée sur le bide. Elle reprit en main son téléphone, toujours dans l'espoir de distraire son mental préoccupé.

Elle envoya rapidement un message : "J'arrive là. J'ai eu du retard au boulot."

C'était sans doute mieux que rien.

Encore 14 minutes de trajet d'après le GPS. Pour l'instant pas de réponse.

Louise s'essuya les yeux, surprise de voir qu'une larme essayait de s'en échapper.

Elle ralluma l'écran de son téléphone qui était toujours vide de notifications.

La voiture s'arrêta devant une tour immense du quartier des Olympiades.

Toujours aucune réponse.

Louise remercia Xanti, son chauffeur, et s'engouffra dans l'immeuble de 32 étages.

Elle n'avait jamais vraiment aimé cet endroit mais la neutralité grise des murs lui convenait beaucoup mieux que la maison dans laquelle elle s'était réveillée le 13 juin 2004.

Louise avait beau essayer de passer à autre chose, c'était impossible : le monde entier ne parlait que du Retour : du jour au lendemain, à 8h07 précises, l'intégralité de la population s'était retrouvée transportée en 2004, deux décennies en arrière. Chacun s'était retrouvé, sans la moindre explication, dans son corps rajeuni de 20 ans et replongé dans la vie qui était la sienne ce 13 juin 2004.

Le monde avait été bouleversé. Les gouvernements argumentaient dans tous les sens pour savoir lequel des élus, de 2004 ou 2024, était légitime à gouverner. Des petits malins qui pensaient battre le système s'étaient mis à parier sur le futur, pensant connaître à l'avance les résultats sportifs ou les tirages du loto. Les inventions et outils existants en 2004 avaient tous explosé. Chacun profitant de la disparition soudaine de Deliveroo, ChatGPT ou TikTok pour créer ses propres plateformes ou produits.

Pendant les premiers mois qui ont suivi le Retour, c'était le chaos. Les gens s'étaient habitués au confort du futur et c'était la course pour tout remettre en ordre : rebâtir 2024 en 2004.

Mais alors que le monde semblait vouloir s'enrichir sur le dos de l'anomalie, d'autres vivaient un véritable enfer. Certains, comme Nadia, s'étaient retrouvés dans des corps d'enfants, incapables de reprendre leur ancienne vie.

Les décalages d'âge avaient provoqué des traumatismes que beaucoup de gens avaient toujours du mal à accepter.

Louise s'était réveillée dans son corps de 28 ans. Laisant derrière elle la vie d'une femme de 48 ans. Son métier de chef de restauration dans un

établissement parisien. Son rythme de vie. Son mari, David, qu'elle avait rencontré en 2009. Mais surtout, sa fille de 11 ans.

Emma était née le 6 janvier 2013 et, comme toutes les personnes nées après 2004 (soit 38% de la population), elle avait complètement disparu de la surface de la terre. Des millions de parents avaient été privés de leurs enfants, sans même avoir pu leur dire au revoir.

Louise et David avaient essayé de se revoir, mais la peine liée à la disparition d'Emma était trop lourde à porter et chacun voyait dans les yeux de l'autre une souffrance impossible à consoler.

Louise, nouvellement à l'aube de ses trente ans, avait décidé de couper tous les ponts avec sa vie d'avant. Comme beaucoup, elle avait préféré se reconverter (en réalité, seuls quelques artistes et passionnés avaient continué leur carrière après le Retour) et avait intégré le département de Recensement chez *Memoris* peu de temps après.

L'ascenseur montait rapidement et le miroir en face d'elle était immense. Louise observait son visage. Moins de rides. Moins de cheveux blancs. Elle avait passé tellement de temps à accepter son physique vieillissant, que sa jeunesse retrouvée lui paraissait presque lisse et sans intérêt.

A peine les portes de l'ascenseur ouvertes, elle fonça vers l'appartement 214 et ouvrit la porte.

- Julien ?!

Louise prit à peine le temps de poser son sac et sa veste en jean qu'elle se précipitait déjà dans le salon, s'efforçant de ne pas penser au pire.

Elle eut un souffle de soulagement.

Il était recroquevillé sur le canapé. Les cheveux ébouriffés et le visage grave.

Le ton de Louise changea radicalement, passant de la panique à la douceur en une fraction de seconde.

- Hé. Ju'. Ça va ? dit-elle en s'asseyant à côté de son frère sur le canapé.

Il était né le même jour qu'elle, à quelques secondes d'intervalle.

En se consacrant pleinement à sa carrière de chef, Louise s'était éloignée de sa famille. Lorsque la bipolarité de son frère jumeau avait été diagnostiquée, le jeune homme était resté habiter chez ses parents. Pendant ce temps, Louise faisait son trou dans le monde de la cuisine gastronomique.

Elle s'était toujours sentie coupable de l'abandonner : elle avait passé toute son adolescence à s'occuper de lui, à aider ses parents qui avaient du mal à maîtriser la situation. Mais ses crises étaient de plus en plus violentes et Louise avait petit à petit perdu la force de vivre pour son frère.

Finalement, le jour de ses 20 ans, elle prit la décision de partir à Paris, laissant son frère et sa famille dans le sud de la France.

Au moment du Retour, elle n'avait pas revu Julien depuis plus de 15 ans.

- Je suis désolée, j'avais une urgence au boulot, continua-elle en passant sa main dans les cheveux de son jumeau. Ça va ?

La jeune femme suivit le regard de son frère en direction d'un rectangle noir fissuré gisant à côté de la table basse. Elle comprit alors la raison du silence radio.

- J'y comprends rien à ces trucs là, marmonna Julien. Je sais pas comment écrire avec.

Louise se leva pour ramasser le téléphone cassé.

- Je sais pas comment appuyer sur les trucs là, continua-t-il en haussant le ton. Tout le monde y arrive. Moi j'y arrive pas. J'y arrive pas. Ça me casse les couilles. Putain. Tout le monde y arrive. Y'a pas de boutons. Putain !

- C'est pas grave. On va te trouver un autre modèle. Plus simple.

- Non mais je suis pas plus con que tout le monde ! C'est bon ! C'est juste que c'est pas clair. Putain.

Louise posa le téléphone fissuré à côté d'elle pour prendre la main de son frère.

- Oui. C'est nouveau pour toi. C'est normal que ce soit pas simple.

Julien fuyait son regard. Il serrait la main de sa sœur, bouillonnant de l'intérieur.

- Julien... dit calmement Louise, essayant de libérer sa main du poing fermé de son frère. Julien, s'il te plaît. C'est rien.

Mais son frère était perdu dans ses pensées. Il n'écoutait plus rien et sa honte commençait à se transformer en rage.

Louise passa son bras autour de ses épaules, attirant sa tête vers sa poitrine, l'enveloppant totalement. Il respirait de plus en plus fort, ses muscles étaient durs comme du béton.

- Tout va bien..., continua-t-elle en serrant les dents.

Elle chuchotait à présent, s'efforçant de créer un climat de calme et de douceur malgré la douleur.

- Ju... tout va bien.

Elle posa sa tête contre la sienne et serra son frère contre elle. "Tout va bien". Elle lui caressa les cheveux comme elle savait si bien le faire.

Soudain, elle sentit les trapèzes tendus du jeune homme s'abaisser et sa main se desserrer. Elle sentit à nouveau le sang circuler dans ses doigts.

Le souffle de Julien s'était calé sur le sien. Il avait baissé les armes et enfoui son visage dans la poitrine de sa sœur. Il pleurait.

- Je suis désolé...

Louise usa de sa nouvelle main libre pour lui caresser le dos.

- C'est rien. C'est rien du tout.

- Il faut juste qu'on m'explique.

- Oui. C'est exactement ça. Faut juste du temps. C'est pas grave.

Son frère leva la tête. Ses yeux étaient inondés de larmes.

- Je suis désolé, dit-il à nouveau en regardant sa sœur, les yeux emplis d'une sincérité et d'une vulnérabilité qui lui brisaient le cœur.

- C'est rien, répondit-elle simplement.

Un silence les recouvra tous les deux et Louise serra son frère dans ses bras.

Julien se mit à sangloter et Louise continua de lui caresser les cheveux.

Soudain, il brisa le silence par une phrase qui lui fit l'effet d'une douche froide :

- J'ai pris du Twenniset.

Louise arracha le couvercle du tupperware et répartit son contenu dans deux assiettes creuses. Elle s'efforça de maintenir un semblant de calme mais les éclaboussures de sauce tomate projetées par sa main crispée trahissaient sa tension intérieure.

- Putain, mais où est-ce que t'as trouvé ça ? dit-elle finalement, comme si les mots s'échappaient malgré elle entre ses dents .

- Je suis pas un gosse, hein. Si on en cherche, on en trouve.

Julien à l'inverse, était plutôt calme - visiblement gêné de la situation. Il termina de mettre la table (ce qui consistait à apporter deux fourchettes et à les aligner parallèlement sur la table basse).

- Je t'ai dit de pas y toucher, enchaîna Louise en enfournant une première assiette dans le micro-ondes qui trônait au-dessus du frigidaire. C'est pas des dolipranes ces trucs. C'est des substances complexes. On sait pas quels sont leurs effets sur le cerveau sur le long terme et...

- Ouais, bah je suis déjà à moitié gaga, répondit son frère en étirant son visage en une grimace ridicule. Ça peut pas être pire.

- Julien, je rigole pas. C'est dangereux. Quand est-ce que t'as pris ça ?

- La semaine dernière. Avec mon pote Antoine.

Louise fixa le trajet circulaire de l'assiette dans le micro-ondes. Le vrombissement caractéristique de la machine avait recouvert le silence chargé qui régnait entre eux.

- Et... demanda Louise,...et tu as vu quelque chose ?

Julien s'était assis sur le canapé, il roulait les peluches de la housse entre ses doigts et les arrachait avec soin, comme s'il en retirait des épines.

- Ouais, dit-il. C'étaient comme des sortes de flashes. Comme des bouts de souvenirs que j'ai jamais eus. Mais c'était un peu comme ce que tu m'avais raconté. Que les parents c'étaient bien des cons.

- Pourquoi tu m'as rien dit ? Je croyais que tu t'en fichais de savoir ce qui s'était passé...

- Bah j'ai changé d'avis, répondit Julien. J'avais pas envie de mourir demain sans savoir ce qui...

- Tu vas pas mourir demain, le coupa sèchement sa sœur. Je te l'ai dit. On sait pas ce qui se passe pour ce genre de cas. On n'a pas assez de données pour en tirer de conclusions précises. On ne sait pas à quel point le

libre arbitre entre en jeu. Pour les morts naturelles, les statistiques sont claires. Mais tant que t'as le choix...

- Ouais bah moi si j'avais eu le choix, j'aurais choisi de pas mourir.

Louise fixa longuement le plat de tagliatelles encore coincé dans le micro-ondes. Elle n'avait plus faim.

- Moi je pense que c'est des conneries, continua Julien. Ça n'a pas de sens. Il est complètement con mon autre moi d'avoir fait ça en vrai. Moi je me connais. À sa place, je peux te dire que jamais j'aurais fait un truc pareil.

Sa sœur ne répondait plus. Ses yeux dévisageaient le vide et son esprit déterrât de vieux souvenirs qu'elle avait préféré oublier.

- Lou ? Tu m'écoutes ? Tu trouves pas ça complètement débile ?

L'horloge digitale rouge du micro-ondes clignotait sur un intervalle régulier.

Louise ferma les yeux.

Une larme coula le long de sa joue.

“Il a besoin de toi. On ne sait plus quoi faire.” : c'était le genre de textos habituels que Louise recevait de la part de son père. Elle avait arrêté d'y répondre. Ces messages incessants représentaient une charge mentale qu'elle ne voulait plus porter.

En plus, Louise n'avait pas le temps de s'occuper de ce genre de choses. C'était la rentrée pour tout le monde et en tant que sous-chef de *Petit Carré*, elle croulait sous le boulot. C'était la première fois de sa vie qu'on lui confiait autant de responsabilités et elle n'avait pas travaillé aussi dur pour prendre le risque de trébucher au dernier moment.

Mais dernièrement, elle recevait des messages qu'il lui était beaucoup plus difficile d'ignorer : Julien lui-même avait pris le soin de lui écrire. Les épisodes de manie explosive plongeaient Julien dans des crises violentes. Il se sentait de plus en plus prisonnier de sa condition, de plus en plus étouffé par l'attitude surprotectrice de ses parents

Louise replongeait dans une spirale de culpabilité.

Ce même vortex qu'elle avait ressenti lorsqu'elle était partie de chez ses parents six ans plus tôt pour se consacrer à sa carrière.

Elle avait passé des mois au téléphone à essayer de rassurer ses parents, à calmer son frère, à faire des aller-retours perpétuels entre Paris et la Provence, pour leur donner un coup de main.

Son père et sa mère comptaient sur elle - au point même où Louise se rendait compte qu'ils dépendaient d'elle : ils étaient incapables de prendre des décisions correctes ou de se mettre d'accord sur la marche à suivre sans passer par leur fille.

Face à cette prise de conscience, Louise avait bloqué toute communication avec sa famille. Elle ne pouvait plus passer son temps à résoudre ces problèmes. Elle allait se consacrer pleinement à ses ambitions. Ses parents allaient devoir apprendre à gérer sans elle.

Elle s'était tenue à son plan pendant six ans et s'autorisait de rares visites uniquement pour les grandes occasions, comme Noël ou les anniversaires. Elle s'était focalisée sur son travail, gravissant les échelons et se faisant un petit nom dans le milieu.

Elle s'était tenue à son plan jusqu'au 8 septembre 2006.

Ses parents étaient à bout. Ils l'avaient inondée de messages et d'appels manqués. Son frère était entré dans une phase de crise qui n'en finissait pas.

Louise arriva le vendredi après-midi, en espérant passer le moins de temps possible dans cet environnement oppressant. Il faisait encore chaud et malgré le soleil couchant, la température de la campagne provençale dessinait des vagues floues sur les routes goudronnées.

Louise pénétra dans la petite bâtisse en pierre, accueillie par des hurlements de colère.

À l'intérieur de la maison, le sang lui aussi brûlait.

Julien s'était blessé au poignet et se cachait dans un coin du salon. Son père, le visage aussi fatigué que les quelques cheveux qui lui restaient sur la tête, lui faisait face essayant de calmer la situation.

Julien agissait comme un animal en cage. Bloqué entre les murs et son père, il n'avait aucune issue. Son seul réflexe était la violence.

Sa mère était passive, la tête creusée entre ses épaules comme une forme grise qui semblait vouloir disparaître. Julien était furieux et les plaintes de son père n'arrangeaient pas la situation. Tout le monde était épuisé.

Louise posa sa valise et se précipita sur son frère. Il se laissa approcher. Elle avait toujours eu un effet apaisant sur lui. Elle posa sa main sur son crâne et l'enveloppa dans ses bras. Son souffle ralentit alors qu'elle lui caressait les cheveux comme elle savait si bien le faire.

Lorsque la situation fut calmée, Louise se retourna, cherchant du regard un soutien parental.

Mais elle trouva du vide.

Ses parents étaient partis.

Ils avaient abandonné le navire à peine la nouvelle capitaine montée à bord.

Julien était dévasté, s'accablant de tous les maux, rongé par la culpabilité. Et Louise était désemparée. Elle passa la soirée avec son frère, le rassurant comme elle pouvait, veillant toute la nuit, dans l'attente d'un éventuel retour de ses parents. Mais la fatigue s'empara de la jeune femme qui finit par s'effondrer dans un silence.

Au matin, le calme était toujours là.

Les yeux de Louise s'habituerent progressivement à la lumière jaune matinale d'une fin d'été. Les parents n'étaient toujours pas revenus.

- Ju' ?

Mais son frère n'était plus sur le canapé, là où elle l'avait laissé avant de se faire happer par la fatigue.

Elle déambula dans la maison, se faufilant entre les différents bibelots, photos et autres souvenirs familiaux emprunts de nostalgie. Elle poussa finalement une porte d'un bois grisâtre sur laquelle était accroché un attrape-rêves.

Il faisait noir dans la chambre. Les volets étaient fermés et Louise se frotta les yeux, comme pour extraire les moindres particules lumineuses.

Julien était allongé là, sur le lit. Le visage calme, comme endormi dans un sommeil réparateur.

Seule la boîte d'Aripiprazole vide qui gisait sur le matelas trahissait le drame qui venait de se produire.

Toutes les tentatives de Louise pour le ranimer avaient été vaines. Le SAMU était arrivé 20 minutes plus tard et un médecin avait prononcé le décès entre 4 et 5 heures du matin.

Ses parents étaient revenus bien entendu.

Louise ne leur adressa plus jamais la parole.

- Mais je comprends pas trop la valise...

La voix de son frère sortit Louise de ses souvenirs. Les tagliatelles étaient froides.

Julien s'était de nouveau recroquevillé sur le canapé, la tête coincée entre les genoux.

- Tu avais une valise, continua-t-il, le jour où ils sont partis. C'est comme si tu vivais pas avec nous.

Louise resta silencieuse.

- Tu vivais pas avec nous ? reprit-il.

- Je suis désolée, répondit fébrilement Louise en s'approchant du canapé.

- T'étais en visite ! Mais oui, bien sûr ! Tu faisais ton truc dans ton coin pendant que moi j'étais coincé avec ces connards !

- Je... Je... Je... Les mots étaient coincées entre ses dents.

- J'arrive pas à croire que tu m'aies laissé avec eux !

Le ton commençait à monter chez le jeune homme, quand soudain, une image lui traversa l'esprit.

- Attends. C'est pour ça que t'es venue me chercher ? Là, y'a deux ans, après le Retour ? Parce que t'avais pitié de moi ? Parce que ton putain de taré de frère s'est donné la mort ? C'est ça ?

Il bouillonnait de colère. Louise était encore trop troublée pour pouvoir calmer la crise qui arrivait.

- Ju'. Calme-toi. Laisse-moi t'expliquer.

- Ta gueule ! Putain ! Tout le monde est au courant de ce qui s'est passé sauf moi ! Tu m'as dit qu'on rentrait à la maison ! On est partis et papa et maman nous ont laissé faire sans rien dire, alors moi j'ai trouvé ça normal. Mais en fait, j'ai jamais habité avec toi. Ils m'ont laissé partir parce que c'est des connards et parce que même eux ils savaient. J'étais le seul blaireau à pas savoir. Comme si j'étais trop con pour comprendre. Mais en

fait je comprends ultra bien ! Tu m'as rien dit parce que tu m'as laissé comme une merde chez papa et maman pendant que toi tu vivais la belle vie. Putain !

Louise avait les larmes aux yeux. Elle était désespérée.

- J'avais vu dans ton regard... J'avais vu que c'étaient des conneries. Et papa et maman qui me laissent partir sans broncher. Putain. T'étais bien contente quand le monde est revenu 20 ans en arrière. Meilleur truc qui te soit arrivé !

- Ju'. Arrête... Emma... J'avais...

- Je l'emmerde cette gamine !

- Julien, s'il te plaît.

Son frère était passé à un nouveau stade : il jouait. Il voulait que sa sœur souffre.

- Je t'emmerde. Tu voulais pas de moi de toute façon. Peut-être que je vais me buter cette nuit finalement.

- Julien, arrête, répondit Louise, impuissante, tandis qu'il s'était levé et se dirigeait vers la porte.

- Tu vas où ? Julien, arrête. S'il te plaît, tu me fais mal.

- Je me casse ! Tu m'as pris pour un con depuis le début. Je vais aller me défoncer au Twenniset. Je veux savoir quels sont les autres trucs que tu m'as cachés avant de crever comme une merde.

Julien ouvrit la porte. Il se retourna une dernière fois. Il plongea son regard dans celui de sa soeur et donna le coup fatal :

- À tous les coups, je vais découvrir que c'est à cause de toi si je me suis buté.

Il claqua la porte en sortant.

Louise s'effondra sur le sol, les joues trempées de larmes muettes.

* * *

2h46 du matin. La température était descendue dans la soirée et Louise regrettait de ne pas avoir pris une veste avec elle.

Sans téléphone et aucun moyen de le joindre, Julien était impossible à trouver. Ça faisait plus de deux heures qu'elle parcourait les rues dans l'espoir de retrouver son frère.

Elle avait eu du mal à récupérer des forces et à trouver la motivation pour sortir à sa recherche. Elle s'était raccrochée à l'idée que c'était ses troubles qui lui avait dit toutes ses horreurs, et non son frère lui-même.

S'ils étaient nombreux, comme Louise, à avoir vécu le Retour comme un traumatisme, ce n'était pas grand-chose par rapport à ce qu'avaient dû vivre les Amnésiques. Cette partie de la population n'avait en effet aucun souvenir du Retour. Lors de l'événement, ils avaient continué à vivre leur vie comme si de rien n'était - jusqu'à ce que le reste du monde leur révèle la situation. Des millions de personnes s'étaient retrouvées écartées du plus grand bouleversement que le monde ait connu. À l'inverse de leurs conjoints, de leurs enfants, de leurs collègues ou de leurs amis qui savaient ce que le monde allait devenir, les Amnésiques ne connaissaient pas le futur.

Tout simplement parce que leur futur s'était arrêté.

Il était très vite devenu évident que toutes les personnes décédées entre 2004 et 2024 n'avaient pas été affectées par les conséquences du Retour. Leur quotidien était resté le même et leurs souvenirs des années suivantes n'existaient tout simplement pas.

Un petit espoir apparut lorsqu'un groupe de scientifiques se mit à tester les effets thérapeutiques des substances psychotropes sur les Amnésiques. Les résultats étaient bouleversants : les trips hallucinatoires des cobayes leurs donnaient accès à des flashes de mémoire, des instants de vie auxquels les Amnésiques pouvaient soudain avoir accès. Un commerce autour de la rééducation aux souvenirs chez les Amnésiques fut rapidement mis en place et de nombreuses variantes de drogues hallucinogènes virent le jour. La plus populaire et la plus puissante était le Twenisset, un dérivé du LSD. Ces pastilles inondèrent le marché noir. Il devint très facile de s'en procurer. Même certains non-amnésiques s'étaient mis à en consommer dans l'espoir de se replonger l'espace d'un instant dans leur vie antérieure.

Mais la question qui était sur toutes les lèvres était de savoir si les décès des Amnésiques pouvaient être évités.

En quelques jours les hôpitaux se remplirent, occupés par une pléthore de familles voulant diagnostiquer à l'avance la maladie terminale de leur

êtres chers. Mais un espoir apparut quelques jours plus tard : le 22 juin 2004, un homme du nom de José-Maria Catala, resté chez lui sous les conseils insistants de sa femme le jour de sa mort, évita la collision avec un poids lourd qui lui avait oté la vie dans la temporalité précédente.

Le monde était en extase, mais l'euphorie ne dura que quelques jours : d'autres Amnésiques décédèrent le même jour et à la même heure que dans la temporalité précédente. Parfois la cause du décès était similaire, parfois elle était complètement différente. Les décès des amnésiques étaient visiblement aléatoires et pouvaient aussi bien être évités comme prédestinés.

Les gouvernements voulaient bien entendu garder un œil sur ces déviations temporelles et plusieurs entreprises mandatées par les États (dont *Memoris*) étaient chargées de faire un point sur la situation : tous les Amnésiques devaient être recensés afin de garder une trace de ceux qui auraient échappé à leur destin.

Beaucoup voyaient en les Amnésiques un moyen de trouver une réponse à ce qui s'était passé lors du Retour. Mais Louise savait pertinemment que l'humanité avait besoin d'être nourrie dans son égo : chacun voulait continuer de croire que sa destinée était entre ses main.

3 heures 15 passées.

Louise naviguait entre les lampadaires à la recherche de lieux encore ouverts à cette heure-ci dans l'espoir que son frère s'y soit réfugié. Mais sans succès. Elle errait dans un Paris à peine désert où les seules personnes à qui elle pouvait demander de l'aide étaient deux-trois SDF et quelques camés. De rares néons aux couleurs criardes indiquaient l'ouverture 24 heures sur 24 de bars et autres magasins de produits low-cost.

Le temps passait vite et si le destin de son frère était de mourir cette nuit, il ne lui restait plus que quelques heures avant l'instant fatidique.

En s'enfonçant dans les ruelles sombres du sud de la capitale, Louise sentait passer les regards sur son corps comme des douches toxiques qui lui donnaient la nausée. Parfois, ils étaient accompagnés de réflexions salaces qu'elle s'efforçait d'ignorer. D'autres étaient plus insistants et lui proposaient toutes sortes d'avances. "Tu fumes ? J'ai de quoi te faire

décoller.”, “Je connais un coin sympa si tu veux qu’on aille s’amuser”, “Tu cherches quoi ? De l’exta ? Poudre ? Tweni’ ?”

- Du Tweni ? Du Twenisset ?

Elle releva les yeux et tomba nez à nez avec un jeune garçon boutonneux qui ne devait pas avoir plus de 14 ans. Il était vêtu d’un t-shirt DDP, d’un Jean baggy Billabong. Ses cheveux recouverts de gel effet mouillé contrastaient avec les autres habitants des lieux. À sa ceinture était accrochée une banane vert olive Quiksilver. Encore de la marque. Visiblement, les affaires allaient bien.

- Ça va mademoiselle ? T’es perdue ? Tu veux t’amuser ?

- Excuse-moi ?

- Tu veux un truc ? Coke ? Exta ? Tweni ?

- T’as quel âge ? demanda Louise, ahurie.

- 35, répondit le gosse, visiblement contrarié.

- Post-retour ?

- Post-retour. Avant-retour. J’en ai rien à foutre. J’ai 35 ans, ok ? Tu veux un truc ou pas ?

Elle avait oublié comment certaines personnes avaient pu être dans le déni du Retour. Ils avaient continué de vivre leur vie comme si l’anomalie n’était jamais arrivée, ce qui pouvait parfois créer des situations surprenantes.

- Je cherche mon frère. 27 ans. Brun. Cheveux en bataille. À peu près ma taille. Manteau beige, demanda rapidement la jeune femme.

- Tu m’as pris pour un flic ou quoi ? Allez si tu veux rien, barre-toi...

- C’est un Amnésique, enchaîna Louise, insistante.

- Qu’est-ce que ça peut me foutre ? dit le jeune garçon en se préparant à partir dans la direction opposée.

- Il était assez agité, dit Louise, attrapant la manche de son T-shirt DDP. Il vous a peut-être acheté du Twenisset...

- Oh lâche-moi, toi ! dit-il en se dégageant violemment. Je dénonce pas mes clients. Allez, oust.

Le dealer lui tourna le dos. Il reprit son chemin en s’allumant une clope avec une dextérité qui n’allait pas du tout avec son âge.

Le désespoir envahit Louise d'un coup. Elle posa la main contre le mur à côté d'elle au cas où ses jambes n'auraient plus la force de la tenir. Mais finalement, elle leva la tête et tenta le tout pour le tout :

- Son décès est prévu pour dans deux heures... dit-elle. S'il vous plaît...

L'adolescent s'arrêta dans sa course. Il prit une taffe de sa cigarette.

- Il est parti par là bas, dit-il finalement, en pointant avec sa clope fumante une ruelle sombre sur la gauche. J'en sais pas plus.

Louise se précipita vers la direction indiquée par le "jeune" dealer. La rue sombre débouchait sur une artère colorée et vide de monde.

Un panneau publicitaire à écran LED faisait la promotion d'un énième casque de réalité virtuelle. Dans le coin droit, on pouvait lire l'heure : 3h52. Elle manquait de temps.

Soudain, une lumière blanche et froide atteint le coin de son œil. De l'autre côté de la rue se tenait une laverie ouverte 24 heures sur 24. La lumière créait un halo flou qui l'empêchait de voir à l'intérieur.

Elle jeta une dernière fois un œil à la rue avant de traverser : à la fois pour s'assurer qu'il n'y avait pas de voiture, mais aussi dans l'espoir d'apercevoir son frère. Mais tout était vide.

Louise s'approcha de la laverie. Des rangées de lave-linges longeaient les murs blancs tels des sentinelles, surveillant un groupe de sèche-linges grisâtres au centre de la pièce. Le ronronnement sourd de la ventilation couvrait le clignotement perpétuel d'un néon épuisé. Dans chaque coin se tenaient deux bancs en métal, un distributeur de jetons et de lessive, et une table rouillée.

Caché derrière une rangée de machines, assis sur l'un des bancs rouillés, elle devina la silhouette de son frère. La tension dans sa poitrine retomba d'un coup.

Elle s'approcha de lui comme on approche un chien apeuré. Elle prit son temps, levant la main pour lui faire signe qu'elle allait s'asseoir à côté de lui.

Julien ne dit rien, levant à peine la tête pour la regarder. Il fixait un petit cachet blanc posé au centre de sa main droite.

Louise s'installa à côté de son frère et observa à son tour le petit disque au creux de sa paume.

Le chiffre éponyme "27" était imprimé sur la face du comprimé. C'était du Twenniset.

- Tu sais qu'il paraît que ça rend complètement accro ? dit calmement Louise.

Julien ne répondit pas.

- Ils veulent tellement se souvenir de qui ils étaient qu'ils en oublient de savoir qui ils sont.

Louise présenta sa main ouverte à côté de celle de son frère.

- Peut-être... continua Louise, peut-être qu'au final ce qui importe c'est pas ce qu'on a fait hier. Mais comment on choisit de vivre avec tout ça aujourd'hui...

Louise posa délicatement sa seconde main sur le dos voûté de son frère. Au contact de sa paume, elle sentit ses muscles se relâcher, comme s'ils venaient de déposer un énorme poids.

Julien bascula sa main au-dessus de celle de sa sœur, faisant glisser le petit comprimé dans la sienne. Elle referma son poing et il se blottit au creux de son bras. Les larmes coulaient le long de sa joue.

Elle lui caressa les cheveux comme elle savait si bien le faire.

Ils restèrent là un instant, l'un contre l'autre, comme deux âmes épuisées.

Du coin de son œil fatigué, Louise regarda la petite capsule blanche enfouie au creux de sa main.

* * *

Elle se frotta les yeux. Sa joue se décolla lentement de l'épaule de son frère. En plus d'une bouche pâteuse et d'un corps fatigué, le réveil avait été rude. Ils étaient toujours dans la laverie.

Elle glissa doucement sa main le long du banc en métal froid, jusqu'à ce que ses doigts rencontrent la cuisse de son frère. Julien n'était qu'une forme floue, illuminée par la lumière éthérique des ampoules blanches au-dessus d'eux.

Louise souleva avec difficulté son poignet afin de discerner l'heure affichée sur sa montre Casio. Elle plissa les yeux pour y voir plus clair.

“08:07”.

Huit heures du matin.

Elle sourit.

L'inévitable ne s'était pas produit.

Elle regarda son frère. Il dormait paisiblement.

Elle voulut crier de joie mais se retint, par peur de le réveiller.

Alors elle laissa tomber sa tête dans ses mains, les larmes glissant sous ses paupières.

Elle resta silencieuse, le visage entre ses mains.

“C'est coincé...”

...

“C'est fini, mais c'est coincé.”

...

“Je crois que c'est cassé.”

...

Louise crut à une hallucination.

Elle releva la tête et fixa la petite forme floue en face d'elle, comme s'il s'agissait d'un mirage.

“Vous pouvez venir m'aider ?” continua la figure fantomatique en face d'elle.

Elle la regarda en silence. La silhouette d'une petite fille de 10 ans se tenait devant elle. Sa gorge se noua d'une façon bien trop familière.

“Emma ?” marmonna-t-elle, le souffle court.

“J’ai essayé d’ouvrir la machine mais c’est coincé.” continua la petite fille, ignorant complètement l’état de son interlocutrice.

La gamine se retourna et se dirigea vers un des lave-linges. Elle pointa le gros objet blanc du doigt tout en soutenant Louise du regard, comme pour l’inciter à venir l’aider.

“C’est celui-là. C’est écrit *Terminé* mais j’arrive pas à ouvrir.” dit-elle en regardant à travers la vitre du tambour.

Louise se hissa sur ses deux jambes. Une force inespérée la faisait tenir debout. Elle tituba en direction de la fillette, jetant des regards furtifs en direction de Julien.

Louise s’accroupit à côté de la petite fille, qui pointa du doigt un petit écran LCD sur lequel les mots “*Cycle Terminé - Relancer Nouveau Cycle*” clignotaient en vert fluo.

“Vous voyez ? Ça devrait être fini.” chuchotta-t-elle.

Louise agrippa le tambour et essaya d’ouvrir. Bien qu’elle n’ait pas sa force habituelle, le lave-linge était bel et bien fermé.

“C’est fermé.” dit la jeune femme.

“Bah oui. C’est ce que j’ai dit.” répondit la gamine en souriant.

Louise essaya de regarder les différents boutons et options présents sur la machine. Elle appuya sur l’un d’entre eux, espérant éteindre le lave-linge. L’écran LCD clignota, s’éteint un instant avant de se rallumer sans aucun changement.

Les mêmes mots continuaient à se répéter en boucle sur le petit écran gris : *Cycle Terminé - Relancer Nouveau Cycle*.

- Je... Je crois qu’il faut relancer un nouveau cycle... dit Louise, comme si c’était une évidence profonde.

- Ah. Mais les vêtements sont déjà propres, répondit la petite fille, peu enthousiaste par cette conclusion.

- Je sais. Mais il y a un problème avec la machine. Il faut qu’on relance un nouveau programme.

- Et ça va fonctionner cette fois ?

- Je sais pas. Oui. Peut-être, dit Louise en essayant de paraître la plus calme possible.

- Roh. On va pas relancer une machine si ça marche pas. Ça sert à rien, répondit la petite fille en regardant ses pieds.

- Oui. Mais on aura essayé, dit Louise.

Louise fouilla dans ses poches. Elle en étala le contenu sur le dessus de la machine : 3 pièces de un euro, les clefs de son appartement et un petit cachet blanc orné du chiffre 27.

La petite fille regarda Louise et lui sourit. Elle récupéra les pièces et les inséra dans le lave-linge. “Oui. On aura essayé.” répéta-elle.

La machine était prête à être lancée. Louise observa avec calme les petits doigts de la gamine qui caressaient le plastique blanc du bouton de sélection des programmes pour finalement appuyer sur le bouton “Démarrer”.

Le lave-linge se lança.